

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 17 (2010)
Heft: 2: Les intellectuels en Suisse au 20e siècle = Intellektuelle in der Schweiz im 20. Jahrhundert

Artikel: Ernest Bovet, la Société des Nations et l'idée d'Europe unie, 1914-1923
Autor: Charrier, Landry
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-306571>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ernest Bovet, la Société des Nations et l'idée d'Europe unie, 1914–1923¹

Landry Charrier

Considérations liminaires et perspectives de recherches

Malgré le fort développement qu'elle a connu au cours des deux dernières décennies,² l'histoire de l'*homo intellectualis* helvétique durant les années de guerre et de «guerre après la guerre»³ est un vaste chantier. Le temps des synthèses n'est pas encore venu et l'heure est toujours à l'observation minutieuse d'itinéraires à même de faire apparaître des «directions privilégiées»⁴ et de rendre compte du feuilletage des possibles. Les perspectives de réflexions sont prometteuses car, dans ce domaine comme dans bien d'autres, la Suisse a souvent été rejetée à la périphérie de la recherche internationale. L'intégration de cette histoire en devenir dans un champ d'investigation plus vaste, pourrait permettre de mieux faire comprendre son imbrication souvent étonnante dans l'histoire des relations franco-allemandes – une thématique trop déterminée par la «dictature du bilatéral» –⁵ et plus globalement, dans celle de l'Europe. Des travaux ont déjà étudié l'engagement européen de quelques personnalités marquantes de cette époque en analysant les temporalités de leur sortie de guerre et en appréciant leur contribution à la démobilisation culturelle pour reprendre une notion forgée par John Horne.⁶ Une première typologie a pu être élaborée à l'aune du cheminement de Robert de Traz, écrivain et essayiste d'inspiration barrésienne converti au cosmopolitisme – l'armature de son européisme – suite à la tournée qu'il entreprit sur le front français en 1917.⁷ Même s'il entretient un certain nombre de points communs avec le modèle représenté par de Traz (1884–1951), Ernest Bovet (1870–1941) offre un cas de figure différent. L'itinéraire du Vaudois, longtemps professeur de philologie et de littérature française à l'Université de Zurich, ne présente en effet aucun revirement idéologique spectaculaire sous l'effet de la Grande Guerre. Favorable à l'idée d'Europe unie depuis l'âge de 16 ans et sa «rencontre» avec Victor Hugo,⁸ Bovet se distingue des helvétistes de la génération de de Traz⁹ par une clarification et stratification progressives des convictions qui l'animaient avant même l'éclatement de la guerre. L'étude des contributions qu'il donna à la revue *Wissen und Leben* entre 1914 et 1923 – période durant

laquelle il s’y consacra entièrement –, nous permettra d’établir une coupe très représentative de l’engagement de celui que l’on peut à juste titre considérer comme un «précurseur d’Europe». ¹⁰ Une présentation générale de son action au sein de *Wissen und Leben* et de l’*Association suisse pour la Société des Nations* nous semble néanmoins un préalable nécessaire à tout essai de «géodésie» aussi ciblé que celui auquel nous nous proposons de procéder.

De «Wissen und Leben» à l’«Association suisse pour la Société des Nations»: l’engagement d’un intellectuel de revue et de terrain

«Une revue s’incarne moins dans un groupe que dans un homme» explique Jacqueline Pluet-Despatin. ¹¹ *Wissen und Leben* est l’œuvre d’Ernest Bovet. Elle est l’œuvre d’un intellectuel bourgeois profondément perturbé par l’évolution historique et sociale d’une époque en crise. Lancée à Zurich au mois d’octobre 1907, la revue se proposait d’œuvrer à l’avènement d’un «esprit nouveau» en créant une voie de communication dynamique entre le savoir et la vie. ¹² Bovet souhaitait optimiser ce travail d’éducation en ouvrant les colonnes de sa revue aux opinions les plus diverses et en favorisant leur discussion dans le cadre de vastes débats. L’expérience fut pour le moins concluante. En moins de trois ans, le bimensuel (rédigé en français et en allemand) s’imposa comme une plate-forme d’échanges incontournable pour toutes les questions ayant trait à l’identité et à la culture nationales. ¹³ La présence du directeur de la revue y resta relativement modeste jusqu’à l’éclatement de la guerre et l’éviction, pour raisons financières, du rédacteur en place depuis 1907: Albert Baur. A partir de ce moment et jusqu’à son retrait définitif des affaires (1923), Bovet fut seul aux commandes d’une revue à laquelle il voua une grande partie de son temps, de son énergie et de sa fortune. ¹⁴ Originellement conçue comme caisse de résonance des inquiétudes touchant les valeurs et les images helvétiques, la revue plus que jamais bovétienne milita dès lors en faveur d’un idéal européen dérivé des idées de Giuseppe Mazzini – avec lesquelles il s’était familiarisé très tôt – ¹⁵ et adapté au modèle suisse. Le discours de Bovet n’avait pas que des implications externes. Brandir l’argument européen était aussi un moyen de mobiliser les forces centripètes de la Suisse au moment où son unité était mise à mal par de graves discordances entre des communautés alémaniques et romandes «constamment sollicitées par les grands Etats auxquelles elles se rattachaient par tradition». ¹⁶

Persuadé que son statut de Suisse lui conférait une mission d’ordre international – on retrouve là un des éléments moteurs du projet d’*Internationale Rundschau* piloté par Paul Häberlin et Gonzague de Reynold –, ¹⁷ Bovet voulut faire de *Wissen und Leben* un haut lieu du dialogue européen et un instrument privilégié

de démobilisation culturelle.¹⁸ Largement ouverte aux forces françaises et allemandes (Romain Rolland, Hermann Fernau, Friedrich Wilhelm Foerster, Alfred Hermann Fried, Wilhelm Muehlon) muselées par la censure, la revue devint un rouage essentiel des «sociabilités actives» qui s'étaient constituées en Suisse dès le début des hostilités.¹⁹ Sa force résidait non pas dans la dénonciation pure et dure de la guerre et de ses horreurs mais dans une foi sans faille en l'avènement d'un ordre juridique international à l'issue d'une guerre qui devait détruire le militarisme prussien. Voilà pourquoi *Wissen und Leben* resta hermétique aux pacifistes radicaux, dans la perspective de Bovet, des «fauteurs de la réconciliation à tout prix» qui contribuaient «à brouiller les cartes et à passer l'estompe sur les responsabilités».²⁰

La fin de la guerre et le passage au temps de paix – le terme est ici compris dans le sens qu'il revêt en droit international où toute période sans guerre est considérée comme «temps de paix» – ne marquèrent aucune rupture notable dans l'orientation de la revue. Fidèle à l'esprit que lui insufflait Ernest Bovet, elle poursuivit les efforts entamés pendant la guerre pour renouer les fils cassés du patriotisme européen et gagner l'opinion publique à la cause du droit maintenant incarnée par la Société des Nations.²¹ Cette dynamique démobilisatrice lui permit d'occuper une place de choix dans les réseaux de communication internationale qui se mirent en place dans l'Europe de l'immédiat après-guerre.²² A la différence des autres grandes revues européistes de cette époque, *Wissen und Leben* ne fonda néanmoins pas son discours sur une remise en cause de la raison occidentale, sur cette «hantise de la décadence» pourtant chère à une majorité d'intellectuels favorables à l'idée d'Europe unie. Son engagement était mu par un optimisme dont Bovet aimait à dire qu'il était basé sur «les leçons de l'histoire» et qu'il n'était donc pas «simplement une affaire de tempérament».²³

L'année 1922 fut le prélude à une nouvelle phase d'intensification de l'engagement d'Ernest Bovet. L'adhésion de la Suisse au Pacte de la SdN avait été obtenue à une courte majorité et «la furieuse empoignade» qui avait précédé la votation du 16 mai 1920 avait clivé les opinions.²⁴ Aux partisans du «oui» rassemblés en une association de promotion des buts et des moyens de la Ligue – l'*Association suisse pour la Société des Nations* – s'opposait maintenant le *Volksbund für die Unabhängigkeit der Schweiz*, regroupement d'origine essentiellement alémanique dont les positions étaient relayées par les *Schweizerische Monatshefte für Politik und Kultur*.²⁵ Cette situation inquiéta le pacifiste sociétaire qu'était Bovet.²⁶ Soucieux de mettre en symbiose sa pensée et son action – «es sollen Wissen und Leben harmonisch zusammenarbeiten»²⁷ se plaisait-il à répéter depuis la fondation de la revue –, il décida d'abandonner la chaire qu'il occupait à l'Université de Zurich depuis 1901 et de confier (officieusement) *Wissen und Leben* à une jeune équipe rassemblée autour de Max Rychner. Il put alors se

consacrer à l'*Association suisse pour la Société des Nations* dont il fut pendant plus de 15 ans (avril 1922–avril 1939) le Secrétaire Général mais aussi – avec son collègue du BIT, William Martin – l'un des apôtres les plus dévoués. A la fois «penseur» et «cheville ouvrière» du mouvement de soutien à la SdN, il occupa une position prééminente dans le *Bulletin* mensuel de l'*Association* et donna un nombre considérable de conférences dans le but de convertir le plus grand nombre à la «nouvelle religion». ²⁸ L'engagement de Bovet au sein de l'*Association suisse pour la Société des Nations* reposait donc sur une double logique, la même qui guidait son activité depuis la fondation de *Wissen und Leben*: d'une part, une logique de témoignage «dans laquelle l'intellectuel fait jouer l'aura attachée à sa profession» et d'autre part, une «logique d'enseignement et de formation du peuple [...]» qui le voit «s'engager pour dissiper les nuées de l'ignorance». ²⁹ Voilà qui le rapproche du modèle dreyfusard de l'intellectuel engagé et le distingue fondamentalement du type représenté par Robert de Traz, convaincu – comme Gonzague de Reynold et nombre d'anciens helvétistes rassemblés au sein de la *Nouvelle Société Helvétique* – que les élites avaient un rôle capital à jouer dans «l'œuvre de reconstruction générale». ³⁰

L'itinéraire d'Ernest Bovet dans «Wissen und Leben», 1914–1923

Les contributions qu'Ernest Bovet publia entre 1914 et 1923 dans *Wissen und Leben* se lisent comme un «document humain» ³¹ à même de rendre compte du cheminement d'une pensée toute entière dévouée à la réconciliation des peuples et nourrie de l'idéal d'une *Helvetia mediatrix*. Un autre niveau de lecture s'impose néanmoins. Considérées dans le cadre historiographique défini par l'équipe internationale de l'Historial de Péronne, les interventions de Bovet se présentent en effet comme l'archétype d'une «culture de guerre» éminemment suisse – c'est-à-dire placée au-dessus de champs de représentations trop contraignants car affiliés à tel ou tel belligérant – dont l'histoire reste encore à écrire. ³²

En tant que ressortissant d'un petit Etat qui aurait pu subir le même sort, Bovet fut profondément choqué par la violation de la neutralité belge. Cet évènement à l'origine du fossé qui sépara les «deux Suisses», ³³ l'amena à se déporter sur le champ juridique sans pour autant abandonner l'essentiel de ses positions d'avant-guerre. En conférant au droit une importance suprême dans la régulation des relations interétatiques, Bovet donna à son discours une coloration proche, pour beaucoup, de celle caractérisant les prises de position des pacifistes français. Pour ces derniers comme pour Bovet, le conflit qui commençait s'apparentait à une croisade pour le droit, une guerre sainte devant permettre d'aboutir – idée chère au 19^e siècle – à une pacification durable par le droit: «Mit aller Entschie-

denheit und von der ersten Stunde an sind wir für die Heiligkeit des Rechts und der Freiheit eingetreten» écrivait-il en septembre 1915.³⁴ Ces points de contact idéologiques ne doivent pas laisser penser que Bovet avait inféodé sa pensée au point de vue français, en d'autres termes qu'il l'avait mobilisée en la mettant au service d'un camp. Si Bovet en vint à souhaiter ouvertement la victoire de la France, c'est qu'il voyait en elle l'incarnation d'un idéal à même de répondre à l'aspiration des peuples en faveur de la paix: «Je sais que la France, aujourd'hui, lutte pour le Droit [écrit avec une majuscule!]. Hors du Droit, l'humanité n'aurait plus de mission, plus de raison d'être.»³⁵ Voilà pourquoi il se fit – sans jamais avoir le sentiment de trahir le point de vue suisse – le héraut d'un jusqu'aboutisme belliqueux visant à détruire le militarisme prussien et la politique de force dont celui-ci était le représentant. «L'orage est déchaîné; qu'il se déroule donc jusqu'au bout»³⁶ déclarait-il à un moment où l'amertume et la lassitude engendrées par les batailles de Verdun et de la Somme – les deux plus grandes batailles de la Grande Guerre, «et peut-être de tous les temps» –³⁷ avaient donné une impulsion démobilisatrice favorable à l'action des pacifistes radicaux.³⁸ C'est dans cette même perspective qu'il faut comprendre la virulence des critiques qu'il exprima à l'encontre d'Arthur Hoffman suite à sa tentative de médiation échouée (mai–juin 1917), «ein gründlicher Irrtum auf die Länge und ganz besonders in grossen Zeiten [...] ein schwerer Rechnungsfehler».³⁹ Conclue «dans [un] esprit d'hypocrite»,⁴⁰ la paix de Brest-Litovsk (mars 1918) ne fit qu'intensifier la détermination d'une pensée maintenant logiquement placée dans le sillage des idées de Woodrow Wilson.

Ernest Bovet ne souscrivit que (relativement) «tardivement» – par rapport au militantisme actif qui s'était développé dans les pays anglo-saxons dès 1915 –⁴¹ au projet d'une ligue des nations capable d'assurer la paix et la justice à travers le monde. Il fallut attendre septembre 1917 pour que celui qui allait devenir par la suite l'un de ses plus ardents défenseurs, prenne publiquement position en sa faveur. L'entrée en guerre des Etats-Unis (avril 1917) semble avoir été le facteur motivant sa conversion au wilsonisme et donc l'élargissement des cercles d'une réflexion à l'origine strictement européenne à une logique de pacification universelle: «Avant la guerre, je me disais, je me sentais Européen; depuis que Wilson a parlé, mon cœur s'est mis à battre pour la terre entière.»⁴² Une foi sans faille dans la SdN – foi dont il ne se départit jamais malgré les imperfections de l'organisation et son impuissance à résoudre les grands problèmes de son temps –, s'empara alors de lui.

Profondément déçu par la teneur du traité de Versailles – «ein gröblich imperialistischer Friede» réglé selon les méthodes diplomatiques traditionnelles –,⁴³ Ernest Bovet n'hésita pas à stigmatiser ses lacunes et plaida en faveur d'une voie médiane, à mi-chemin entre la révision pure et simple et l'exécution inté-

grale: celle d'une adaptation de certaines de ses rigueurs par le biais de la SdN. «Der Friedensvertrag ist schlecht; es gibt nur ein Mittel, ihn ohne Kriege zu bessern: das ist der Völkerbund» déclarait-il à la fin de l'année 1919.⁴⁴ Le recours obligatoire à la SdN lui semblait être le moyen le plus efficace d'accélérer la «déprise de la violence» – pour reprendre la terminologie de Bruno Cabanes et de Guillaume Piketty –⁴⁵ et de résoudre les conflictualités persistantes entre les anciennes nations belligérantes: la France et l'Allemagne notamment. A l'image de la position adoptée par le chef du Département politique Giuseppe Motta, Bovet se fit donc le chantre d'une SdN universelle, rassemblant aussi bien les vainqueurs que les vaincus.⁴⁶ Son engagement en faveur d'une intégration de l'Allemagne dans la nouvelle organisation connut une phase d'intensification notable lorsque le pays opéra un processus de rapprochement avec la Russie soviétique et que la crise de la Ruhr démontra la faillite de la politique pratiquée par la France. «La Russie en est à ce qui fut pour nous le moyen âge. [...] Le communisme russe a abouti au désastre» prévenait-il peu après la signature du traité de Rapallo, avant de poursuivre: «Nous ne pouvons rien contre l'Allemagne et la Russie [...]; – mais nous pouvons tout, – tout ce qui est juste – si nous travaillons avec l'Allemagne.»⁴⁷

L'engagement du pacifiste sociétaire qu'était devenu Ernest Bovet se doublait d'un européisme d'origine ancienne mais qu'il avait su adapter à sa posture maintenant résolument universelle. L'Europe qu'il appelait de ses vœux n'aurait en rien restreint l'action de la nouvelle organisation ainsi que le craignait un certain nombre de militants pour la SdN.⁴⁸ Elle l'aurait fortifiée intérieurement en secondant ses initiatives et en lui donnant des assises plus solides, c'est-à-dire en lui offrant un modèle de fédération régionale qui aurait pu ensuite être mis au service d'un gouvernement mondial. C'est ce que Bovet explique dans une contribution datée de 1921: «Europa bedeutet progressive Abrüstung, vertrauensvoll wieder aufgenommene Arbeit, fruchtbares Bemühen um die soziale Gesetzgebung, demokratische Solidarität, gegenseitige finanzielle Hilfe, Zusammenarbeit der Intellektuellen.»⁴⁹ Cette vision d'une Europe-monde gardienne des idéaux incarnés par la SdN se nourrissait non pas seulement de la mystique wilsonienne qui s'était emparée de Bovet en 1917. Elle reposait aussi sur les fondements idéologiques qu'il avait posés dès son plus jeune âge et consolidés dans le contexte des années de guerre et de «guerre après la guerre». Contrairement à un grand nombre d'intellectuels rangés à l'européisme sous le coup de ce que Robert Frank appelle «le syndrome de Verdun»,⁵⁰ la pensée de Bovet ne présente donc aucun point de rupture idéologique notable. Elle se caractérise bien plus par une stratification ainsi que par une clarification progressive de ses priorités. Ce qui n'était en 1900 qu'un vague espoir – «je crois aux Etats-Unis d'Europe; mes yeux ne les verront pas, ma foi les devine» –⁵¹ devint en effet à

partir de 1914, un impératif dicté par les conditions du moment: «Wo sind die Bauleute?» s'interrogeait-il avec impatience dans l'un des innombrables plaidoyers pro-européens qu'il donna à *Wissen und Leben* entre 1914 et 1923.⁵² La crise de la Ruhr et la secousse re-mobilisatrice qui l'accompagna lui donnèrent à nouveau l'occasion de critiquer la politique de force pratiquée par la France depuis la fin des hostilités mais aussi de réaffirmer son attachement absolu à l'arbitrage obligatoire, seul moyen, selon lui, d'assurer la cohabitation d'Etats étroitement liés par une communauté de destin: «Le sort des uns est lié au sort des autres; qu'on le veuille ou non, que ce soit sciemment ou inconsciemment, que ce soit d'une âme confiante ou d'un cœur plein de rage, nous tirons tous à la même corde; la réalité du monde moderne est la solidarité des peuples; nous nous sauverons tous ensemble ou nous périrons tous ensemble.»⁵³

L'idée d'Europe unie telle qu'elle se donne à lire dans les contributions d'Ernest Bovet est indissociable de sa conception de la Suisse et de l'intellectuel suisse. Ancien helvétiste convaincu, Bovet voyait dans la maquette helvétique le modèle dont l'Europe devait s'inspirer – on retrouve là un des credo de la pensée de William Rappard, Fritz Ernst et de Robert de Traz –⁵⁴ pour se constituer en une fédération d'Etats démocratiques respectueuse de chacune de ses cultures. «Unsere Schweiz ist ein Vorbild für das, was Europa sein sollte und sein wird, wenn der Krieg die Arbeit vieler Jahrhunderte nicht zerstört» expliquait-il peu après l'ouverture des hostilités, reprenant un des leitmotivs de ses réflexions d'avant-guerre.⁵⁵ Pour lui, il existait donc un corollaire immédiat entre son engagement pour la Suisse et son engagement en faveur de l'Europe. De cette conviction en accord profond avec les stéréotypes de la politique étrangère suisse, Bovet déduisit la nécessité de faire valoir ce qu'il appelait «den schweizerischen positiven Standpunkt» –⁵⁶ un point de vue érigé en morale à vocation universelle – et d'œuvrer à la réconciliation des peuples, un engagement qui avait des implications intérieures évidentes.

Considérations finales

«La plupart des cheminements sont en ligne brisée» faisait remarquer Jean-François Sirinelli dans une étude proposant de nouvelles voies d'accès à la compréhension de l'histoire des intellectuels.⁵⁷ L'itinéraire d'Ernest Bovet se distingue de ce «modèle type» – pertinent dans le cas des helvétistes de la jeune génération – par sa linéarité, son caractère harmonieux et sa grande netteté. Contrairement à des helvétistes tels Gonzague de Reynold dispersés dans divers «laboratoires», Bovet ne fut pas «un intellectuel de revues» mais l'homme d'une revue à laquelle il voua une grande partie de ses efforts au cours d'une période

clef pour appréhender les fondamentaux de sa posture. Ardemment prosélyte, cet européiste de conviction et de dévouement n'hésita cependant pas à redescendre «des cimes de l'intelligentsia vers la société civile»⁵⁸ pour convertir les consciences à la cause dont il s'était fait le chantre dès le début des hostilités: celle de la paix par le droit.

L'*homo intellectualis* helvétique a longtemps été tenu dans l'angle mort de l'historiographie internationale. A l'heure où se multiplient les études consacrées à l'histoire des mouvements de la paix, il est temps de prendre la mesure de son engagement.

Notes

- 1 Nous remercions M. Daniel Bovet, petit-fils d'Ernest Bovet pour son aimable soutien lors de l'élaboration de cet article.
- 2 Claude Hauser, «L'histoire des intellectuels en Suisse: un bilan décennal (1990–2001)», in Michel Leymarie, Jean-François Sirinelli (éd.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris 2003, 379–407.
- 3 Selon le mot de Gerd Krumeich, «Die Präsenz des Krieges im Frieden», in Gertrude Cegl-Kaufmann, Gerd Krumeich, Ulla Sommers (éd.), *Krieg und Utopie. Kunst, Literatur und Politik im Rheinland nach dem Ersten Weltkrieg*, Essen 2006, 23–31.
- 4 Selon le mot de René Rémond, «Plaidoyer pour une histoire délaissée. La fin de la Troisième République», *Revue française de science politique* 7/2 (1957), 253–270, ici 269.
- 5 Il est donc temps de découvrir les «vertus du multilatéral» pour reprendre le souhait exprimé par Étienne François, «Les vertus du bilatéral», *Vingtième siècle* (juillet–septembre 2001), 91–95.
- 6 John Horne, «Démobilisations culturelles après la Grande Guerre», *14–18 Aujourd'hui. Today. Heute* 5 (2002), 45–53 (introduction).
- 7 Landry Charrier, *La Revue de Genève, les relations franco-allemandes et l'idée d'Europe unie (1920–1925)*, Genève 2009; Claude Hauser, «Esprit de Genève, esprit latin et esprit du Rhône: conflits et confluences», *Equinoxe* 17 (1997), 99–112.
- 8 Georges Büttiker, *Ernest Bovet 1870–1941*, Bâle 1971, 148. Il est d'ailleurs intéressant de noter que *Wissen und Leben* est parsemée de citations de Victor Hugo.
- 9 Le concept de «génération intellectuelle» proposé par Jean-François Sirinelli constitue ici un outil d'investigation effectivement opératoire («Le hasard ou la nécessité? Une histoire en chantier: l'histoire des intellectuels», *Vingtième siècle* (janvier–mars 1986), 97–108, ici 105–107).
- 10 Par opposition au terme d'«initiateurs» utilisé par Jean-Luc Chabot pour désigner des personnalités telles que le comte Richard Coudenhove-Kalergi ou bien encore le Dr. Heerfordt, appliquées à la réalisation pratique de leur idéal. Jean-Luc Chabot, *Aux origines intellectuelles de l'Union européenne*, Grenoble 2005, 38–43.
- 11 Jacqueline Pluet-Despatin, «Une contribution à l'histoire des intellectuels: les revues», *Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent* 20 (mars 1992), 125–136, ici 126.
- 12 Voir le programme imprimé dans le premier numéro.
- 13 Alain Clavier, «Plaidoyer pour un fantôme: l'intellectuel en Suisse romande au début du siècle», *Mil neuf cent* 12 (1994), 129–149, ici 140–141.
- 14 Hans Ulrich Jost, ««Wissen und Leben» (oct. 1907–déc. 1925)», *Les Annuelles* 4 (1993), 103–110, ici 103–105.
- 15 Büttiker (voir note 8), 37–41.

- 16 Sur ce dernier aspect: Roland Ruffieux, *La Suisse de l'entre-deux-guerres*, Lausanne 1974, 37–41.
- 17 Landry Charrier, «La neutralité suisse à l'épreuve de la Première Guerre mondiale. L'Internationale Rundschau, une entreprise de médiation internationale «torpillée» par la France (1914–1915)», *Histoire@Politique. Politique, culture, société* 12 (2010), <http://www.histoire-politique.fr>.
- 18 Bovet fut d'ailleurs très sensible à l'appel («Au-dessus de la mêlée») lancé par Romain Rolland au début de la guerre. Peu de temps après sa publication dans le *Journal de Genève*, il en fit même paraître une version allemande dans *Wissen und Leben*. Romain Rolland, «Über dem Ringen», *Wissen und Leben* 15 (1. 10. 1914–15. 9. 1915), 13–21.
- 19 Par «sociabilité active», nous entendons à la suite de Michel Trebitsch, «une pratique relationnelle structurée par un choix, avec des objectifs précis d'ordre politique, idéologique, esthétique, etc...». Michel Trebitsch, «Avant-propos: La chapelle, le clan et le micro-cosme», *Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent* 20 (mars 1992), 11–21, ici 13. Pour une présentation de ces «sociabilités actives»: Landry Charrier, «La Suisse pendant la Grande Guerre, «front de la dissidence» et plate-forme d'échanges franco-allemands», in Alisa Miller, Laura Rotwe, James Kitchen, *Other Combatants, Other Fronts. Competing Histories of the First World War*, Cambridge, à paraître en 2010.
- 20 Ernest Bovet, «De Charybde en Scylla», *Wissen und Leben* 18 (1. 4. 1917–30. 9. 1917), 593–597, ici 594.
- 21 Voir par exemple: Ernest Bovet, «Ceux qui n'ont rien appris», *Wissen und Leben* 24 (1. 10. 1921–15. 9. 1922), 1–8, ici 5.
- 22 Sur ce sujet, voir notre article: Landry Charrier, «Tensions internationales et relations intellectuelles franco-allemandes (1918–1925)», in [Collectif], *L'autre Allemagne: rêver la paix (1914–1924)*, Milan 2008, 95–101. Pour autant, jamais Ernest Bovet ne fut invité à participer aux Décades Pontigny alors que ses collègues William Martin et Robert de Traz comptaient parmi les invités de la première heure.
- 23 Ernest Bovet, «Prévisions ou illusions?», *Wissen und Leben* 25/1 (1. 10. 1922–15. 9. 1923), 609–616, ici 615.
- 24 Ruffieux (voir note 16), 99.
- 25 L'Association suisse pour la Société des Nations fut fondée à Berne le 19 décembre 1920. Elle rassemblait l'Association nationale suisse pour la Société des Nations, le Comité d'action pour l'entrée de la Suisse dans la Société des Nations ainsi que la Société suisse de la paix. La création du *Volksbund für die Unabhängigkeit der Schweiz* intervint peu de temps après, le 12. 3. 1921. Ruffieux (voir note 16), 101–102.
- 26 La formule «pacifiste sociétaire» désigne les militants pour la SDN affichant «une totale conviction dans la valeur du droit pour fonder la paix internationale». Jean-Michel Guieu, *Le rameau et le glaive. Les militants français pour la Société des Nations*, Paris 2008, 14.
- 27 Ernest Bovet, «Aufwärts», *Wissen und Leben* 19 (1. 10. 1917–15. 3. 1918), 1–7, ici 2.
- 28 Büttiker (voir note 8), 86–153; pour la terminologie employée («penseur» et «cheville ouvrière»): Guieu (voir note 26), 109–111.
- 29 Clavien (voir note 13), 147–148.
- 30 Robert de Traz, «Editorial», *La Revue de Genève* 1 (juillet–décembre 1920), 3–7, ici 5.
- 31 Selon les mots d'Adolf Keller, «Wissen und Leben», in [Schweizerische Vereinigung für den Völkerbund], *Ernest Bovet. Seine Persönlichkeit. Sein Werk. Festschrift zu seinem 70. Geburtstag*, Berne 1940, 24–39, ici 28.
- 32 Par «culture de guerre», nous entendons, à la suite de Stéphane Audouin-Rouzeau et d'Annette Becker, «un corpus de représentations du conflit cristallisé en véritable système donnant à la guerre sa signification profonde [...]». Stéphane Audouin-Rouzeau, Annette Becker, *14–18, retrouver la Guerre*, Paris 2000, 145.
- 33 Ruffieux (voir note 16), 37–41.

- 34 Ernest Bovet, «Zum Schlusse des IX. Jahrgangs», *Wissen und Leben* 16 (1. 10. 1915–15. 9. 1916), 1029–1031, ici 1030; Guieu (voir note 26), 28–29.
- 35 Ernest Bovet, «Pourquoi?», *Wissen und Leben* 20 (1. 4. 1918–15. 9. 1918), 378–382, ici 382.
- 36 Bovet (voir note 20), 593–597, ici 595.
- 37 Jean-Jacques Becker, Gerd Krumeich, *La Grande Guerre. Une histoire franco-allemande*, Paris 2008, 214–220.
- 38 Horne (voir note 6), 46–47.
- 39 Ernest Bovet, «Der Zusammenbruch eines Systems», *Wissen und Leben* 18 (1. 4. 1917–30. 9. 1917), 373–378, 424–434, ici 376. Sur l'«affaire Hoffmann»: Paul Stauffer, «Die Affäre Hoffmann/Grimm», *Schweizerische Monatshefte* 53/1 (1973), 1–29.
- 40 Ernest Bovet, «Apprendre», *Wissen und Leben* 19 (1. 10. 1917–15. 3. 1918), 583–585, ici 585.
- 41 Guieu (voir note 26), 33–35.
- 42 Bovet (voir note 35), 597.
- 43 Ernest Bovet, «Der provisorische Friede», *Wissen und Leben* 21 (1. 10. 1918–15. 9. 1919), 465–468, ici 467 et 465.
- 44 Ernest Bovet, «Der Völkerbund», *Wissen und Leben* 22/1 (1. 10. 1919–15. 9. 1920), 102–106, ici 106. On retrouve là une idée chère aux militants français pour la SDN. Guieu (voir note 26), 131.
- 45 Bruno Cabanes, Guillaume Piketty, «Sortir de la guerre: jalons pour une histoire en chantier», in *Histoire@Politique. Politique, culture, société* 3 (2007), <http://www.histoire-politique.fr/documents/03/dossier/pdf/HP3-Avantpropos-PikettyCabanes-PDF.pdf>, 1–8, ici 5.
- 46 Pour la référence à Motta: Ruffieux (voir note 16), 96–110.
- 47 Ernest Bovet, «A propos de Gênes», *Wissen und Leben* 24 (1. 10. 1921–15. 9. 1922), 666–671, ici 669. L'Allemagne qui n'entra à la SDN qu'en 1926, était représentée à l'*Union internationale des associations pour la SDN* depuis le mois de juin 1921. La demande d'adhésion de la *Deutsche Liga für Völkerbund* avait reçu le plein soutien des Français qui la tenait en excellente opinion. Guieu (voir note 26), 69.
- 48 Guieu (voir note 26), 172–174.
- 49 Ernest Bovet, «Die Europäer», *Wissen und Leben* 23/2 (1. 10. 1920–15. 9. 1921), 537–552, ici 550–551.
- 50 Robert Frank, «Une histoire problématique, une histoire du temps présent», *Vingtième siècle* (juillet-sept. 2001), 79–89, ici 86–87; voir aussi Eliane Tonnet-Lacroix, *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919–1924)*, Paris 1991, 119–120.
- 51 Cité par Büttiker (voir note 8), 38.
- 52 Bovet (voir note 49), 551.
- 53 Ernest Bovet, «Le premier pas à faire», *Wissen und Leben* 22/2 (1. 10. 1919–15. 9. 1920), 881–886, ici 884.
- 54 Ruffieux (voir note 16), 91; Landry Charrier, «La Revue de Genève. Hantise de la décadence et avenir de l'Europe (1920–1925)», *Etudes Germaniques* 64/2 (2009), 363–374, ici 368–370.
- 55 Ernest Bovet, «Der Europäische Krieg», *Wissen und Leben* 14 (1. 4. 1914–15. 9. 1914), 578–591, ici 581; Büttiker (voir note 8), 38–39.
- 56 Bovet (voir note 55), 643–654, ici 644.
- 57 Jean-François Sirinelli, «Les intellectuels», in René Rémond (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris 1988, 199–231, ici 215.
- 58 Sirinelli (voir note 57), 229.

Zusammenfassung

Ernest Bovet, der Völkerbund und die Europaidee, 1914–1923

Der Artikel untersucht die Haltung Ernest Bovets in den Jahren 1914 bis 1923. Seine Beiträge zu *Wissen und Leben* in dieser Zeit geben einen repräsentativen Einblick in sein Engagement, aufgrund dessen man ihn berechtigterweise unter die Wegbereiter der Europaidee einreihen kann. Anders als die jüngeren Helvetisten, die erst unter dem Eindruck des Kriegs zu Europäern wurden, zeichnet sich Bovets Reifungsprozess durch eine bruchlose Kontinuität aus.

(Übersetzung: Landry Charrier)